



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

17 (2003)
ProstituésEs

Anne Carol

Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVIIe-XIXe siècles)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Anne Carol, « Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVIIe-XIXe siècles) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 27 novembre 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/590> ; DOI : 10.4000/clio.590

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/590>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Anne Carol

Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVIIe-XIXe siècles)

Pagination de l'édition papier : p. 203-230

- 1 Le travail présenté ici traite des représentations du corps féminin, ou pour être plus exacte, des représentations des organes génitaux internes des femmes dans la littérature médicale du XVIIe à la fin du XIXe siècle. Représentations doit être pris dans un double sens : il s'agit de la façon dont on représente ces organes génitaux, à travers les descriptions et les gravures qui accompagnent les sources utilisées, mais il s'agit aussi de la façon dont on - l'auteur et le lecteur - se représente leur fonction et leur fonctionnement dans la fécondation ; quels rôles et quelles actions leur sont attribuées. Dans les deux cas, l'imaginaire joue un rôle essentiel, alors même qu'on se trouve dans un discours de savoir et de science.
- 2 Dans le cas des gravures et des descriptions, il serait naïf de croire qu'elles se contentent de reproduire purement le savoir qu'accumule l'observation anatomique¹. S'il est vrai que le nombre des dissections pratiquées explose littéralement au début du XIXe siècle avec la systématisation de la méthode anatomo-clinique, les médecins et les chirurgiens des siècles précédents ne sont pas pour autant plongés dans l'obscurité². Simplement, on voit dans les corps ce qu'on cherche à y voir, et on représente ce qu'on pense être important ou signifiant. Il ne faut pas oublier en effet que, jusqu'au XIXe siècle, la "biologie" (le mot n'apparaît qu'avec Lamarck) fonctionne sur un mode finaliste³. Chaque organe a une fonction précise, le hasard et le superflu sont réduits à la plus petite portion possible, ou plus souvent évacués. Les gravures et les descriptions ne sont là que pour illustrer une pensée qui préexiste à l'observation, et se développe parfois totalement hors d'elle.
- 3 Dans le cas des représentations de la fécondation, l'imaginaire joue un rôle encore plus évident. Sur la période envisagée, personne ne *voit* une fécondation à l'intérieur du ventre de la femme. Entre ce qui est observable au départ, c'est-à-dire l'éjaculation du sperme, et à l'arrivée : le développement d'un fœtus dans la matrice, on ne dispose que de quelques aperçus, on n'appréhende que quelques bribes du processus, au hasard de dissections opportunes, et des résultats inférés des expériences menées sur les animaux. Il faut imaginer les *scenarii* les plus plausibles, en fonction de ce que la tradition enseigne, en fonction de ce que l'anatomie dévoile, en fonction de ce que les philosophes proposent, en fonction peut-être de savoirs et de discours plus larges sur le rôle et la place respectifs de l'un et l'autre sexe dans le cosmos.
- 4 Il ne s'agit pas ici de faire une histoire des théories de la génération, brillamment explorée déjà⁴. Il ne s'agit pas non plus, dans une histoire du genre, de relever les signes d'une prédestination étouffante, entraînée par la spécificité des organes génitaux féminins, ni même d'historiciser les rapports qu'on leur prête (similitude, infériorité, altérité ?) avec l'appareil génital masculin⁵. Mon propos est beaucoup plus limité, à plus d'un titre. Mon angle d'attaque a d'abord été topographique. Il s'agissait de repérer, dans les sources, la distribution spatiale des organes génitaux internes et ses évolutions ; car mon hypothèse initiale était qu'à chaque modèle physiologique de la fécondation (séminisme, ovisme, animalculisme, etc.) correspondait une topographie, qui articule autour de l'incontournable matrice, ses dépendances. Chemin faisant, la restitution de ces topographies successives a pris de l'épaisseur. La capacité à se mouvoir, le rôle plus ou moins actif, plus ou moins décisif dans la fécondation, les trajets empruntés par les humeurs, les œufs, les vers mettaient certains éléments de l'anatomie féminine en avant ou en retrait. Le discours descriptif, combiné au récit physiologique, laissait deviner des hiérarchies, des prééminences, parfois inattendues : ainsi en est-il des trompes, dont je me suis attachée plus particulièrement à retracer l'émergence et le recul⁶, délaissant du même coup ce qui me paraissait plus banal et balisé, la matrice notamment. Il est donc ici question d'abord de

topographie, de mouvements et de flux ; si d'autres questions sont soulevées – le rôle du plaisir féminin, la question du genre... , c'est en passant, et dans l'attente d'une analyse plus fine.

- 5 Le choix des locuteurs relève de la même modestie. Les auteurs cités ne constituent pas ce qu'on pourrait appeler des découvreurs, ni les pères des grands systèmes de la génération ; Français, ce sont pour la plupart des praticiens, des suiveurs, des médecins ou des chirurgiens qui se livrent à l'exercice de la compilation, à la fabrication de manuels ou d'ouvrages de vulgarisation pour des confrères ou un public éclairé. Pas ou peu d'originalité, un discours moyen, dont la restitution procède plus du sondage que de la découverte, et dont l'intérêt est qu'il est vraisemblablement représentatif du savoir et des ignorances d'un moment et d'un lieu. La longue durée dans laquelle ce discours est suivi interdit par ailleurs une quelconque prétention à l'exhaustivité ; elle n'a d'autre but que de lancer, d'explorer une tentative de comparaison entre des représentations s'adossant à des savoirs et à des méthodes différentes, du « roman de la physiologie » (Magendie) à l'affirmation d'une médecine positiviste à la fin du siècle.

Dans le modèle séministe

- 6 Jusqu'à la seconde moitié du XVIIe siècle, c'est la théorie séministe qui domine en matière d'explication des phénomènes de fécondation. Depuis Hippocrate, on pense en effet que la conception est le mélange de deux semences, masculine et féminine, toutes deux éjaculées au moment du coït dans la matrice. Issues de la partie la plus noble du sang, les deux semences commencent à se former dans des vaisseaux et transitent dans les testicules de l'homme et dans ceux de la femme (les ovaires) où s'achève leur transformation ; cette symétrie dans la conception renvoie d'ailleurs à une vision symétrique des organes génitaux des deux sexes⁷.
- 7 Un exemple de ce discours séministe et des représentations topographiques qui en découlent, peut être trouvé dans les *Œuvres anatomiques*⁸ du médecin André Du Laurens (1558-1609), chancelier de l'Université de Montpellier au tout début du XVIIe siècle.
- 8 La description des parties génitales de la femme commence par les « *vaisseaux préparans* » qui élaborent la semence ; au nombre de quatre - deux veines et deux artères - ils ne vont pas tous, comme dans le cas des hommes, vers les testicules : une partie seulement s'y dirige, « *entrelacée de force replis et anfractuosités pour l'ébauchement et délinéation de la semence* »⁹ ; l'autre portion se dirige vers le fond de la matrice. Du Laurens n'est pas très clair : en effet, il ajoute un peu plus loin que chaque vaisseau *préparans* qui va au testicule est prolongé, au-delà de celui-ci, par deux « *vaisseaux éjaculatoires* », qui amènent la semence féminine jusqu'à la matrice, où elle se mélange avec la semence masculine. L'un va vers la corne de la matrice (le fond) : « *Par ce premier là, les femmes non enceintes font éjaculation de leur semence au fond de la matrice* » ; l'autre aboutit au commencement du col (c'est-à-dire à l'entrée) de la matrice quand elle est pleine de l'enfant. Si ce deuxième trajet n'existait pas, la semence déversée dans la matrice pendant la gestation ne trouverait pas d'issue ; or, enfermée, elle « *se putréfie incontinent et prend nature de venin : il fallait donc faire un canal qui s'en allât rendre non au fond, mais au col de la matrice, afin qu'elle fût chassée hors par icelui* ». Le système des vaisseaux, dans sa complexité et son ingéniosité, semble jouer le premier rôle dans la fabrication de la semence ; le passage par les ovaires n'est pas même clairement explicité.
- 9 Il n'est donc pas surprenant que le chapitre suivant, consacré aux « *testicules* », soit court et décevant ; il ne les localise pas par rapport au reste du système génital, il ne décrit pas leur fonctionnement, et se contente de constater leur froideur, leur mollesse et leur petitesse par rapport à ceux des hommes. Leur utilité semble peu évidente, compte tenu des trajets décrits plus haut, et leur statut précaire. Du Laurens connaît l'existence des testicules féminins, mais le système qu'il décrit ne les intègre pas réellement.
- 10 Il en va tout autrement de la matrice, « *cette partie [...] très noble, et comme un brasier caché sous la cendre chaude* »¹⁰. Cette supériorité se lit dans la façon dont le reste des organes génitaux est introduit, comme autant de dépendances de celle-ci. Elle se lit aussi dans l'insistance sur les connexions que la matrice entretient avec le reste du corps, par l'intermédiaire des nerfs : ainsi cette « *sympathie admirable de la matrice avec le cerveau* »¹¹.

Cette importance est en outre renforcée par sa mobilité supposée. Du Laurens consacre en effet quelques pages à ces mouvements : « *La matrice quand elle est fertile erre et vague souvent par tout le ventre, montant tantôt vers le diaphragme et le foie fontaine de vapeur gratuite, courant tantôt vers les côtés et tantôt aussi agitée des fureurs d'amour descendant vers le bas* ». Cette extrême mobilité explique, selon une vision finalisée de l'anatomie, la présence de ligaments qui la fixent en plusieurs points. La matrice semble douée d'une vie propre, d'une capacité à sentir les odeurs, bonnes ou mauvaises, à réagir aussi, lorsque la fécondation est en jeu : « *son mouvement est naturel quand elle attire la semence (de l'homme) de son col vers la cavité, et qu'elle lui court tout au devant, quand elle se ferme pour la conception, et quand elle se resserre pour pousser hors l'enfant, l'arrière-faix et autres choses étranges en l'enfantement* »¹².

11 Le livre de Du Laurens est illustré par quelques très belles gravures qui éclairent un peu les ambiguïtés du texte ; on y retrouve (figure 1) les « *vases spermatiques préparans* » (PP), dont une partie aboutit aux « *testicules des femmes* » (OO), les « *vaisseaux éjaculatoires* » (QQ) qui se divisent dans les deux branches évoquées plus haut, et dont Dulaurens revendique la découverte ; la matrice (L) prolongée par son « *col* » (M), c'est-à-dire le vagin.

12 On aura remarqué dans cette configuration l'absence des trompes, qui fait écho au silence du texte à leur égard¹³. La seule allusion qui leur est peut-être faite est le passage qui concerne les « *cornes* », sortes de pointes que certains auraient observées de part et d'autre du fond de la matrice. Mais cette évocation est en même temps un déni d'existence : « *si nous aimons la vérité, commente l'auteur, elles paraissent seulement aux bêtes, et principalement aux brebis, chèvres et vaches* »¹⁴. Simple analogie formelle entre l'intérieur et l'extérieur, les cornes ont une existence douteuse et ne jouent aucun rôle dans la fécondation.

13 La théorie séministe se maintient au XVIIe siècle, et même au-delà. Le texte de Du Laurens peut ainsi être comparé avec le *Traité des maladies des femmes grosses*¹⁵ du chirurgien-accoucheur François Mauriceau (1637-1709)¹⁶, afin d'y repérer continuités et ruptures.

14 A l'instar de Du Laurens, son premier chapitre est, sans surprises, consacré aux vaisseaux spermatiques ou « *préparans* », dont la fonction est d'apporter aux testicules la matière première séminale. La semence n'est en effet autre chose « *qu'une matière humide, qui procède d'une portion du plus pur sang artériel de tout le corps, converti dans la substance des testicules par leur chaleur en une humeur blanche, visqueuse, écumeuse, et pleine de quantité d'esprits, pour servir à la génération* »¹⁷. Le deuxième chapitre traite brièvement des « *testicules* » féminins, dont l'usage est de « *convertir en semence le sang qui leur est apporté* »¹⁸. Selon ce fil logique, qui est celui de la reconstitution des prémices de la fécondation, le chapitre suivant introduit les vaisseaux déférens, ou « *éjaculatoires* », qui conduisent la semence au fond de la matrice (figure 2, C).

15 Jusque-là, rien de très différent de ce qu'a décrit Du Laurens, si l'on excepte la simplification du système des vaisseaux et l'intégration plus franche des ovaires au circuit accompli par le sang pour devenir semence. Mais les gravures font apparaître deux éléments nouveaux, figurés en D : « *les vaisseaux que plusieurs estiment être les seuls et véritables éjaculatoires, décrits par Fallope sous le nom de trompettes* » ; et, en E, « *le morceau déchiré, qui n'est autre qu'une production du ligament large (F) qui paraît déchiqueté en son extrémité comme si elle était rongée de vers* »¹⁹ : on aura reconnu dans cette configuration éclatée les trompes et leur pavillon.

16 Ce décalage entre le texte et les figures témoigne de l'embarras de Mauriceau, et des incertitudes persistantes de la topographie génitale dans le modèle séministe. Ces flottements sont perceptibles à deux niveaux. Concernant les vaisseaux considérés jusqu'alors comme éjaculatoires (figure 2, C), il hésite sur leur nature : puisqu'ils ne semblent pas creux, ne s'agit-il pas plutôt des ligaments comme le prétendent certains ? Mauriceau résout - ou élude - la difficulté en rappelant que « *la semence qui est toute pleine d'esprits très subtils, peut fort facilement passer à travers la substance poreuse* »²⁰. Autre problème : à quoi peuvent bien servir ces « *trompettes* » ? Mauriceau offre à son lecteur deux explications. Selon les Anciens - et l'on sait le poids d'une telle autorité -, il s'agirait « *d'une espèce de cheminée*

pour l'expiration, et pour le passage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élèvent tant par la fermentation des semences de l'homme et de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse, auquel temps son orifice interne (c'est-à-dire le col de l'utérus) doit être entièrement fermé »²¹. Les modernes préfèrent y voir le conduit par où passe la semence féminine ; mais Mauriceau rejette cette explication, au motif que l'extrémité évasée des trompes ne touche pas les testicules : la semence n'en peut donc sortir sans se perdre, contrairement à ce qui se passe si elle emprunte les vaisseaux représentés en C. Les représentations figurées prennent donc en compte - sans les relier - les trompes et les pavillons, mais le discours ne leur attribue qu'un rôle mineur, marginal, et ne leur accorde qu'un statut inférieur, celui de ligaments. On reste en effet dans un système de représentation d'une semence fabriquée dans le sang, et acheminée par un réseau de vaisseaux, c'est-à-dire un système comparable à celui de l'homme. Les trompes n'ont donc pas de place, littéralement, dans ce système. Les données de l'observation se heurtent à un modèle explicatif fort, qui les minimise.

17 Plus traditionnellement, en revanche, Mauriceau se montre bavard sur la matrice, à laquelle est consacré le chapitre le plus long. L'appareil génital est, à vrai dire, constitué d'organes qui « n'ont été faits que pour la matrice ». Celle-ci joue en effet un rôle fondamental dans la gestation, qu'elle ne se contente pas d'abriter, mais aussi de guider dans la morphogenèse de l'embryon. Si Mauriceau évoque aussi la sympathie de la matrice avec le reste du corps, il ne dit rien en revanche de ses mouvements éventuels ; l'action de la matrice, dans la gestation notamment, est plus métaphorique que réelle²².

18 Pour les partisans attardés du séminisme, la topographie des organes génitaux féminins reste donc entachée d'incertitude, et orientée par une logique physiologique qui fait de la semence une production du sang. Le système ternaire vaisseaux - testicules - matrice est déséquilibré au dépens des testicules et au profit de la matrice, seul élément mobile, actif et intelligent ; les trompes en sont exclues, ou marginalisées. Ce séminisme trouve encore des défenseurs à la fin du XVIIIe siècle, comme le chirurgien Petit que nous évoquerons plus loin ; mais il est remis en cause à partir des années 1660 par l'émergence de théories de la génération concurrentes, comme l'ovisme et l'animalculisme, et dans un contexte modifié par les découvertes de Harvey sur la circulation du sang ou par la vogue de la médecine mécaniste²³.

Dans le modèle oviste

19 Après les observations d'Harvey, puis de Sténon, de Graaf en 1672 découvre sur les testicules féminins les follicules qui portent son nom, et qu'il prend pour des « œufs » identiques à ceux des ovipares ; ces œufs contiendraient chacun un être humain en puissance. A l'épigenèse séministe succèdent le préformationnisme ou la préexistence ovistes²⁴, suscitant des débats sur les mécanismes de la fécondation qui vont durer plus d'un siècle.

20 Sans entrer dans le détail de ces débats, quelles conséquences ces découvertes et ces nouvelles théories ont-elles sur la topographie des organes génitaux féminins ? Les testicules gagnent-ils, comme on pourrait s'y attendre, en dignité dans les représentations ? la matrice perd-elle de son intérêt scientifique ? quel rôle et quelle place les trompes ont-elles, dont la localisation et l'usage paraissaient peu clairs auparavant ?

21 Un premier exemple de ces réaménagements peut être observé dans les travaux du médecin marseillais Louis Barles, qui publie aux alentours de 1675 *Les nouvelles découvertes sur toutes les parties principales de l'homme et de la femme*²⁵. Dès le préambule, Barles entend rompre avec la tradition. Il cherche, en effet, à « faire voir l'homme dans les premiers commencements, et tel que la Nature le forme dans le ventre de sa mère, bien contraire eu égard à la matière de la génération à ce qu'en ont cru les Anciens puisque la femme nous la doit toute communiquer par le moyen d'un œuf qu'elle fera descendre de ses testicules »²⁶.

22 Compte tenu de ce manifeste inaugural clairement oviste, on pourrait s'étonner de voir l'exposé de Barles débiter par un chapitre consacré à la matrice. Mais c'est un chapitre iconoclaste, qui n'a d'autre but que de réfuter systématiquement une série de propositions héritées des Anciens ; en particulier, Barles consacre une dissertation à nier les mouvements attribués à la matrice (« elle ne saurait se donner tous ces grands mouvements que le vulgaire

- leur attribue ») ; de même, il ne saurait être question de « *pouvoir absolu* » sur la femme comme certains, Van Helmont, par exemple, lui accordent. Barles reconnaît toutefois à la matrice une capacité de réaction : « *tout ce qu'elle peut faire, s'il arrive qu'elle soit irritée par quelque cause étrangère enfermée dans sa cavité, c'est par une faculté qu'elle a commune avec toutes les parties, même les plus simples du corps, de témoigner son ressentiment, et par ainsi de se mouvoir, de s'agiter quelque peu vers les parties les plus voisines, comme si elle souhaitait leur demander du secours, puisqu'en ce sens seulement [...] elle peut causer tous ces petits mouvements et affections hystériques, qui donnent la gêne aux médecins* »²⁷. Mais, on le voit, cette mobilité n'est pas une particularité de la matrice, et ces mouvements restent très limités.
- 23 La place de la matrice étant ainsi redéfinie dans l'espace génital, Barles peut consacrer tout son deuxième chapitre - dans un ordre effectivement inédit - à ce qui constitue la nouveauté, c'est-à-dire à l'étude « *des œufs des testicules des femmes et de leur composition* ». Une série de ruptures est alors opérée. Rupture lexicale, d'abord, puisque les testicules deviennent, dans le corps du discours, les ovaires. Rupture aussi et surtout des dynamiques, des mouvements et des flux. Les ovaires n'éjaculent pas une semence, ils produisent à leur surface des œufs « *remplis d'une humeur glaireuse, d'une saveur fade et désagréable qui s'écoule facilement à la moindre ouverture qu'on en fait* »²⁸. Quand ces œufs sont-ils produits ? Barles est peu clair sur ce point : « *les femmes et les filles vident souvent de ces œufs sans s'en apercevoir, à raison que ne s'en doutant pas, elles n'y prennent pas garde [...] et je viens d'apprendre d'un jeune marié que sa femme en a laissé un tout conforme à ce que nous disons* ». S'agit-il dès lors d'une production continue, hasardeuse ? Peut-être, mais plus loin Barles précise que cette production se fait « *particulièrement au temps de leur ordinaire ou bien dans le fort de la passion* »²⁹. La rupture avec le séminisme n'est donc pas totale : l'œuf n'est qu'une petite poche emplie de liquide, et l'hypothèse d'une suractivité pendant le coït renvoie au modèle antérieur de l'éjaculation³⁰.
- 24 Le nouveau modèle explicatif de la fécondation met désormais face à face deux éléments éloignés et dans l'espace, et dans leur structure : une semence masculine liquide, et des œufs -des corps solides- formés à la surface des ovaires. Au mélange opéré dans la matrice, il va falloir substituer un autre scénario ; où, comment, et par quels trajets la rencontre de ces deux éléments s'opère-t-elle ?
- 25 Une telle rencontre suppose une deuxième série de ruptures par rapport au modèle antérieur. En effet, puisqu'il n'y a plus éjaculation de semence dans la matrice chez la femme, il faut imaginer une semence masculine allant au devant de l'œuf ; la liqueur séminale doit donc remonter jusqu'aux œufs, c'est-à-dire emprunter des voies littéralement inédites³¹. La difficulté à concevoir ce nouveau trajet est encore aggravée par le fait que la semence masculine est pensée comme une humeur, où ne surnage pour l'oviste pas le moindre spermatozoïde doué d'une quelconque mobilité. Dans cette hypothèse, Barles reconnaît qu'« *il est assez difficile qu'après avoir été versée dans la matrice, elle en sorte avec la même vitesse et à la hâte, pour se porter et monter par des chemins encore plus longs et écartés de cette première cavité [...] l'élément des liquides étant plutôt de tendre en bas que de se porter en haut, et ayant perdu leur violence à la rencontre de chemins larges et spatieux, il est presque impossible qu'ils puissent sortir de ces lits pour choisir des conduits tout à fait opposés à leur fluidité* »³². Il faut donc s'affranchir de ce que l'on sait du comportement des fluides ordinaires et faire intervenir une autre substance, douée d'autres propriétés. Barles distingue donc la masse de la semence « *des esprits qui sont renfermés dans les corpuscules et qui détachés de leur plus grosse matière emportent avec eux toute la force et la vigueur nécessaire à rendre ces œufs prolifiques [...] ces esprits tout de feu, et toujours en mouvement, abandonnent la masse de la semence avec laquelle ils étaient confusément mêlés, montent en haut et vont s'attacher à des œufs pour faire ce que nous appelons la conception* »³³.
- 26 Or, par où ces « *esprits* » passent-ils ? Par les trompes, et c'est là une autre nouveauté. Les trompes, dont l'utilité paraissait jusqu'alors bien peu définie, accèdent ainsi à une dignité incontestable : elles ont la responsabilité, cruciale dans le processus de fécondation, d'accueillir et de guider le passage des esprits séminaux. La gravure qui accompagne l'ouvrage

de Barles³⁴ (figure 3) ratifie cette promotion : les trompes y sont clairement identifiables (E) ; en revanche, les éléments qui composaient l'ensemble circulatoire à l'honneur dans le séminisme sont rejetés, dans la légende, du côté d'un passé dépassé³⁵.

27 Les renversements introduits par la nouvelle configuration de la fécondation ne s'arrêtent pas là : reste en effet à expliquer comment l'œuf fécondé voyage jusqu'à la matrice. Barles évoque à ce sujet deux hypothèses, sans trancher réellement. La première, qu'on pourrait qualifier de nostalgique ou de résiduelle, réemploie le trajet précédent de l'émission de semence à partir du testicule : « *l'œuf étant ainsi rendu fécond descend dans la matrice par les vaisseaux qu'on appelle déférens (FF)* ». Barles semble pour sa part préférer l'hypothèse moderne, selon laquelle l'œuf descend par les trompes. Le raisonnement est ici conforté par l'observation, puisque les vaisseaux (FF) ouverts ne contiennent jamais que du sang, alors que les trompes apparaissent à la dissection « *remplies d'une liqueur blanchâtre, qui enduit et arrose le dedans et qui fraye comme le passage aux œufs qui doivent descendre dans la matrice* »³⁶. Décidément, les trompes deviennent une pièce indispensable de la génération.

28 La topographie des organes génitaux est donc modifiée, les hiérarchies sont bousculées, les flux et les trajets détournés. La matrice garde certes un rôle important, mais les ovaires et, de façon plus surprenante les trompes, gagnent en dignité, alors que le système vasculaire entame un crépuscule irrémédiable.

29 Cette tendance est confirmée et même amplifiée à la lecture des ouvrages de Pierre Dionis³⁷ (1643-1718), en particulier en ce qui concerne la montée en puissance des trompes. Comme Barles, Dionis est un oviste encore imprégné des représentations héritées du séminisme : les ovaires fabriquent des œufs, c'est-à-dire que ce sont des « *glandes qui criblent la semence* »³⁸. Leur description relève autant de l'observation que de la spéculation : « *on y voit un million de vaisseaux sanguins d'une extrême délicatesse, qui se ramifient sur leurs tuniques. Sans doute y a-t-il aussi de petites glandes imperceptibles à la vue, qui servent à filtrer une liqueur laiteuse, laquelle en se perfectionnant dans la cavité de ces vésicules, compose la matière de l'œuf qui renferme le germe où le fœtus est contenu* »³⁹. L'originalité de Dionis vient, en fait, de la vision extrêmement mécaniste qu'il a du fonctionnement des organes génitaux dans la conception. Les *scenarii* qu'il propose de la fécondation ne sont pas tous identiques dans ses différents ouvrages, ni tous cohérents entre eux. Selon les cas, ce sont les trompes ou les ligaments qui déterminent la mise en action de la mécanique génitale.

30 Un des *scenarii* qu'il envisage donne ainsi un rôle actif à l'ensemble matrice-trompes, trompes auxquelles Dionis attribue d'ailleurs « *une substance charnue et membraneuse, pour avoir du mouvement* ». Selon ce scénario, « *la semence est portée aisément jusqu'à l'ovaire, incontinent après que l'homme en ait fait l'éjaculation dans le fond de la matrice, qui s'est avancée et ouverte pour le recevoir ; car l'orifice interne se fermant ensuite, cette semence retenue est pressée par les parois de la matrice, qui s'approchent l'une de l'autre ; ce qui oblige la partie la plus subtile, qui est appelée l'esprit volatile de la semence, d'entrer dans le tuyau de la trompe, dont le pavillon s'est contracté de telle sorte dans la chaleur de l'action, que demeurant appliqué à l'ovaire, il l'embrasse si étroitement de toutes parts, qu'il ne se peut rien échapper de cet esprit séminal dont l'influence étant ainsi toute rassemblée sur l'ovaire, l'œuf le plus mûr en est rendu fécond, il se fermente, il s'agite, et s'étant peu à peu débarrassé de ce qui l'entourne, il tombe dans l'orifice supérieur de la trompe, qui par le resserrement successif de ses fibres musculuses, le pousse vers le fond de la matrice* »⁴⁰.

31 Ce rôle actif des trompes est poussé à son comble par le chirurgien Puzos (1686-1753) dans son *Traité des accouchements*⁴¹, où il insiste notamment sur les extrémités frangées auxquelles il attribue une activité extraordinaire :

32 « *La trompe divisée en plusieurs petites lames à son extrémité, s'en sert comme autant de doigts pour couvrir l'endroit de l'ovaire, où elle s'attache afin d'y faire pénétrer l'esprit séminal, de faire couver, pour ainsi dire, cet œuf par une augmentation de chaleur, et afin de l'empoigner quand il se détache et de le forcer d'entrer dans l'embouchure qu'elle lui présente. Je suis persuadé qu'alors, les fibres charnues de la trompe se raccourcissent et font fléchir ces espèces de doigts par une mécanique aussi simple que celle de flexion de ceux de la main [...] Je ne doute pas que ces doigts recourbés sur l'œuf ne le saisissent, ne le placent*

dans la trompe, et ne le fassent avancer jusqu'à ce que les fibres circulaires et longitudinales, agissant vermiculairement sur l'œuf, comme font les intestins sur le chile et sur les excréments, dirigent sa marche vers la matrice, et l'y fassent entrer »⁴².

- 33 Avec le passage du séminisme à l'ovisme, on passe donc d'un système ternaire ovaire-vaisseaux-matrice à un autre système ternaire ovaire-trompes-matrice. Mais il ne s'agit pas d'une simple substitution : le fonctionnement du système génital, imité de celui de l'homme dans le séminisme (éjaculation), s'émancipe de ce modèle, se complexifie (avec des trajets d'aller et de retour), se dynamise. L'ascension des trompes, dans ce système ternaire, n'est pas l'élément le moins surprenant : on aurait plutôt attendu, en toute logique, une valorisation bavarde des ovaires. En réalité, les mouvements, la dynamique, l'intelligence instinctive se déplacent de la matrice, devenue un élément parmi d'autres de la machine, vers les trompes, qui suscitent la curiosité, l'émerveillement et enflamment l'imagination, puisque c'est à elles que revient la responsabilité de la rencontre œuf-semence, et donc la réussite de l'acte fécondant⁴³. Au mouvement simple de la matrice, imité du soufflet ou ramené à celui des « *deux platines d'un gofrier* », s'oppose le mouvement complexe des trompes, s'érigeant, se collant à l'ovaire, saisissant l'œuf, l'acheminant vers l'utérus. Ce recul de la matrice est toutefois à nuancer ; la matrice entretient toujours des connexions merveilleuses avec le reste du corps, qui en font « *l'horloge qui marque la santé ou la maladie de la femme* », et reste le lieu sacré où s'élabore la gestation. Mais il y a là, me semble-t-il, un hommage formel et hérité qui contraste avec l'émerveillement perceptible des auteurs devant l'enchaînement des gestes de la fécondation.
- 34 D'ailleurs, chez certains séministes persistants comme l'anatomiste Antoine Petit (1722-1794), même si l'on refuse par principe la théorie oviste (jugée trop dégradante pour la femme), on en subit l'attraction. Ainsi, les trompes s'intègrent désormais dans le scénario traditionnel de l'éjaculation : « *cette semence est apportée par les trompes de Fallope, qui, elles-mêmes, la charrient des ovaires, qui la leur transmettent par le moyen du morceau frangé. L'excessive volupté que ressent la femme quand elle éjacule vient du long trajet que cette semence parcourt* »⁴⁴. Les trompes sont désormais incontournables.
- 35 On le sait, un autre modèle de pensée fait son apparition à la fin du XVIIe siècle : l'animalculisme. Louis de Ham en 1677, puis Leeuwenhoek en 1678 observent et décrivent les animalcules qui peuplent le sperme. Cette théorie, qui s'oppose comme la précédente à l'épigenèse, connaît un succès mitigé jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ; modifie-t-elle la donne ?

Dans le modèle animalculiste

- 36 L'ouvrage bien connu de Nicolas Andry de Boisregard (1658-1742), *De la génération des vers dans le corps de l'homme...*⁴⁵, comporte plusieurs passages sur les « *vers spermatiques* » et sur leur rôle dans la fécondation.
- 37 Andry est un partisan convaincu de la préexistence et de l'emboîtement des germes ; pour lui, « *la génération des corps vivants n'est que le développement de leurs semences, et leurs semences ne sont que de petits corps vivants formés dès le commencement du monde, et renfermés alors dans les premiers individus mâles de chaque espèce* »⁴⁶. L'œuf féminin ne contient pas en lui-même de corps vivant, c'est « *un corps membraneux, fait en forme de petit sac, et rempli d'une liqueur qui s'épaissit au feu* »⁴⁷. Or, en dépit de cette supériorité évidente de la semence masculine, les pompes de la fécondation telles que les ont imaginées les ovistes ne sont pas remises en cause.
- 38 On pouvait pourtant imaginer que l'activité merveilleuse des vers, observée au microscope, suggérerait des *scenarii* conférant un rôle plus dynamique à la semence masculine. En fait, si Andry passe beaucoup de temps à défendre l'existence et la dignité des vers, il reste extrêmement succinct sur la description de l'acte fécondant, dont il propose deux versions contradictoires : soit les vers nagent dans la matrice en attendant qu'un œuf veuille bien y tomber ; soit le ver éjaculé « *est porté dans les trompes jusqu'à l'ovaire* »⁴⁸ ; une fois qu'il a pénétré l'œuf, celui-ci croît, se détache et tombe dans la matrice en empruntant le même trajet. Dans les deux cas, il n'y a pas réellement de nouveauté : les trompes continuent à être le point de passage obligé, sans que l'on sache exactement quel est leur degré de participation active

à la fécondation. Les spermatozoïdes semblent même étrangement passifs, « portés » dans le meilleur des cas jusqu'à l'œuf.

- 39 Le gros *Traité des maladies des femmes*⁴⁹ de Jean Astruc (1684-1766) est plus précis. Après l'éjaculation masculine, l'orifice de la matrice se ferme, empêchant la semence de ressortir ; l'entrée des trompes dans la matrice se dilate ; « les trompes se raccourcissent, et se redressent par la contraction de leurs fibres longitudinales ; leurs pavillons contractés s'attachent à la partie inférieure des ovaires, que leurs bords frangés qui sont de véritables muscles, embrassent étroitement » ; la matrice se contracte fortement, causant chez la femme attentive « supposé qu'elles puissent l'être dans ce moment » un frisson ou « espèce d'horripilation » ; pressée par la matrice, la semence est alors « obligée d'enfiler l'ouverture des trompes qui sont alors béantes ; et par ce moyen, elle est portée jusqu'aux ovaires qui en sont baignés ». Un ver spermatique pénètre alors la tunique ovarienne et féconde un œuf ; le pavillon de la trompe étant encore collé à l'ovaire, l'œuf détaché par la fécondation et le mouvement communiqué par le ver, y tombe et « pressé doucement en bas par le mouvement péristaltique ou vermiculaire des trompes »⁵⁰, parvient dans la matrice. La grossesse peut commencer.
- 40 L'animalculisme ne remet pas en cause la topographie, les trajets, ni l'action des trompes. Les vers jouent désormais le rôle tenu auparavant par l'*aura seminalis*, mais leur capacité à se mouvoir n'est curieusement pas mise à profit pour imaginer une quelconque ascension des oviductes⁵¹ : c'est encore la matrice ou les trompes qui envoient, en « deux coups de piston »⁵², des vers passifs vers les ovaires, où ils se mettent en action. Le XVIIIe siècle consacre donc le rôle fondamental des trompes, aux côtés de la matrice, dans la réussite de l'acte fécondant⁵³.

Un XIXe siècle désenchanté ?

- 41 Jusqu'au milieu du XIXe siècle - et même un peu au-delà -, la topographie des organes génitaux reste fixe ; tous les éléments en sont connus, identifiés et localisés. Les descriptions se font de plus en plus sèches - plus de place ou presque pour l'imagination-, les représentations iconographiques sont de plus en plus précises⁵⁴.
- 42 On se borne, la plupart du temps, à rectifier d'anciennes erreurs que la pratique accrue des dissections dissipe. Les anciens canaux déférents sont définitivement décrits comme des ligaments, la semence féminine est ramenée au rang de sécrétion vaginale ou, pire, à l'émission de quelques gouttes d'urine lors des contractions périnéales. Les théories de la génération n'avancent guère : l'existence des œufs est démontrée par les observations de Von Baer, qui distingue les ovules des follicules de Graaf en 1827 ; quant aux spermatozoïdes, leur rôle reste incertain, malgré les travaux de Prévost et Dumas qui reprennent les expériences de Spallanzani⁵⁵. Généralement, les auteurs constatent avec humilité leur méconnaissance totale des mystères de la génération, tel Broc qui écrit avec franchise en 1833 : « Tout cela, qui est entouré de l'obscurité la plus profonde, n'a pu, jusqu'à ce jour, être saisi qu'à l'aide de l'imagination qui, dans ses écarts, a créé des hypothèses toujours insuffisantes, quelque fois absurdes, de sorte que l'homme naissant est pour l'homme adulte le plus profond des mystères »⁵⁶.
- 43 Une uniformisation des discours s'opère donc, après les débats très animés du siècle précédent, uniformisation qui ne doit pas masquer pourtant l'existence de nuances. Celles-ci se font sentir à des niveaux secondaires, sur les marges.
- 44 Ainsi en est-il de l'importance plus ou moins grande restant à la matrice, en dépit du rôle central reconnu par tous aux ovaires. Cette importance peut en effet être assez variable, et certains continuent à lui attribuer une vie propre et une influence extraordinaire sur l'économie féminine. En règle générale, on n'évoque plus ses mouvements supposés ; les ligaments qui la fixent sont mieux connus, et les seuls mouvements admis sont ceux, tristement passifs, du *collapsus* ou des déplacements occasionnés par le dérangement des viscères voisins. Mais même immobile, la matrice semble jouir d'un pouvoir particulier. Le discours le plus courant consiste à reprendre un *topos* déjà rencontré, à savoir les connexions et sympathies nombreuses qui la relie aux autres organes par l'intermédiaire des nerfs. Dans le *Dictionnaire des sciences médicales* publié par Panckoucke, Murat énumère ainsi en 1819 : « le mamelon du sein lui transmet ses impressions, la sensation d'un baiser sur les lèvres s'étend jusqu'à lui (cet

organe) et l'excite à la volupté ; la migraine a souvent sa source dans la matrice ; la couleur du visage, du contour des yeux, change suivant l'état de celle-ci...la sympathie de l'utérus avec le cerveau n'est pas moins évidente »⁵⁷. Tapie au creux du corps féminin, la matrice semble encore régler la physiologie féminine, et plus particulièrement tout ce qui touche à l'acte vénérien (y compris la migraine ?) ; il faut attendre la fin du siècle pour que se généralise un discours insistant sur la faible innervation, en réalité, de l'utérus.

45 Cet hymne à la matrice est poussé à son paroxysme par le docteur Jean-Joseph Virey, qui rédige l'article « génération » et le long et célèbre article « femme » du même dictionnaire⁵⁸. Il y multiplie les formules lapidaires qui sont autant de reculs dogmatiques : « *tout individu femelle est uniquement créé pour la propagation ; ses organes sexuels sont la racine et la base de toute sa structure : Mulier propter uterum condita est ; tout émane de ce foyer de l'organisation, tout y conspire dans elle. Le principe de sa vie, qui réside dans les organes utérins, influe sur tout le reste de l'économie vivante* »⁵⁹.

46 Certes, il est question des organes génitaux dans leur ensemble, mais pour Virey comme pour beaucoup d'autres, en dépit du rôle croissant pris par les ovaires, la matrice reste au centre du dispositif, les trompes et les ovaires n'en sont que des dépendances⁶⁰. En fait, un des rares médecins à contester ce schéma et à esquisser les conséquences logiques de la montée en puissance des ovaires est Louis René Villermé (1782-1863) qui insiste dans le même dictionnaire sur l'influence des ovaires sur la « *féminité* » en argumentant *a contrario* : quand les ovaires manquent, les muscles se développent, la pilosité se renforce, la voix devient rauque, le caractère moral se teinte de « *rudesse* » et le tribadisme menace⁶¹ ; mais il manque sans doute la découverte du rôle des hormones pour appuyer ce discours. On pourra rapprocher au passage cet entêtement à faire de la matrice le centre de la femme des difficultés que l'hystérie a à se détacher de sa localisation traditionnelle, alors même que les tenants de l'origine encéphalique comme Briquet progressent, et qu'on compresse désormais les ovaires pour déclencher la crise.

47 Un autre exemple de nuances peut être perçu dans le discours portant sur les trompes, les mouvements et flux divers intervenant dans le moment de la fécondation. Certes, tout le monde fait désormais des trompes le lieu de passage obligé des œufs et/ou de la semence masculine. Mais c'est autour du lieu de la rencontre, et surtout du rôle actif ou non joué par les trompes que les nuances interviennent.

48 Or, les choses sont encore compliquées par l'intervention d'un nouveau paramètre : la découverte de l'ovulation spontanée dans les années 1830-1840⁶². Selon cette théorie, il apparaît en effet que la « *ponte spontanée* » se fait indépendamment du coït, et plus particulièrement du spasme censé l'accompagner. C'est l'objet de la Ve loi fondamentale de Pouchet (1800-1872) : « *Dans toute la série animale, incontestablement l'ovaire émet ses ovules indépendamment de la fécondation* »⁶³. Cette découverte stupéfiante, qui bouleverse tout ce qu'on avait pris l'habitude d'imaginer concernant la fécondation (que ce soit dans le modèle séministe comme dans les modèles oviste ou animalculiste) est si difficile à concevoir que même ses partisans concèdent encore au coït un semblant de rôle dans l'activation de la ponte. Ainsi, « *le coït, écrit Raciborski, peut seulement accélérer quelque fois la ponte, quand il est pratiqué aux approches des époques destinées à cette fonction. En multipliant les expériences sur les animaux, et même dans l'espèce humaine, on pourrait sans doute arriver à préciser davantage les limites auxquelles s'arrête l'influence du coït, envisagé en lui-même* »⁶⁴. L'ovulation n'est plus une réponse adaptée à une situation donnée, une réponse stratégique à une situation potentiellement fécondante, elle est une fonction aveugle qu'aucune finalité n'ennoblit ; une excrétion, à la limite.

49 Ce caractère spontané de l'ovulation oblige à reconsidérer un certain nombre de paramètres dans les circonstances de la fécondation. Premier problème : si l'éclosion et la migration des œufs ne correspondent plus au coït, comment expliquer dès lors la mise en contact, qu'on juge déterminante, entre le pavillon de la trompe et l'ovaire ? car il faut que la trompe « *embrasse* » l'ovaire, « *aspire* » ou « *suce* » les œufs, menacés sinon de se perdre lorsqu'ils s'en détachent⁶⁵. Ce contact est-il permanent ? Ce n'est pas ce qu'indique l'anatomie. Survient-il seulement

au moment de l'ovulation, et dans ce cas, par quel mystérieux mécanisme cette érection ou turgescence opportunes des trompes, qu'on ne peut plus mettre sur le compte de la volupté ou de l'irritation, peuvent-elles s'expliquer ? La plupart des auteurs restent muets ou évasifs face à cette difficulté, qui renvoie à une conception finaliste désormais honnie de la physiologie, ou refusent de se prononcer faute de connaissances. D'autres enfin font comme si l'ovulation spontanée n'existait pas, et continuent à rattacher ponte et coït.

50 Les raisons pour lesquelles l'extrémité de la trompe s'applique à l'ovaire restent donc un mystère, et l'on vient même à s'étonner, à la fin du siècle, que la fécondation ne soit pas plus rare : « *la disposition de la trompe, du pavillon et de l'ovaire semble être, dans l'espèce humaine, aussi peu favorable que possible à l'ovulation [...] que les partisans de la cause finale admirent avec quel art, l'ovaire et l'orifice de l'oviducte étant enfermés dans une même enveloppe, la migration de l'ovule se trouve protégée contre les chances de trouble chez la chienne ou chez l'ourse ; mais ils n'auront rien à admirer ici, si ce n'est peut-être les chances plus nombreuses de stérilité qu'un esprit de prévoyance, fort apprécié de certains économistes, aurait réservé à l'espèce humaine* »⁶⁶. Le renversement est complet par rapport au regard admiratif porté sur l'ingéniosité du système génital et de ses mécaniques. Il y a là, il me semble, une forme de désenchantement des représentations.

51 En mettant de côté la question même du contact entre les ovaires et les trompes, se pose un deuxième problème qui est celui du lieu de la rencontre et des trajets respectifs suivis par l'ovule et la semence, et du rôle joué à nouveau par les trompes dans leur progression. On se souvient que celles-ci semblaient capables en effet d'un double mouvement en sens contraire : l'un pour amener la semence, de bas en haut, l'autre pour faire descendre l'œuf (fécondé ou non), de haut en bas.

52 Or, ce prodige est gravement remis en cause par une autre découverte. Dans le dernier quart du siècle, en effet, les animalcules bénéficient d'une sorte de réhabilitation et même de promotion scientifique : leur rôle fécondant est en effet prouvé par les observations de Hertwig en 1875. Mais cette reconnaissance s'accompagne d'une nouveauté : l'importance accordée à leur mobilité, dont on tire désormais toutes les conséquences.

53 Dès 1858, Menville de Ponsan défend dans son *Histoire philosophique et médicale de la femme*⁶⁷ l'hypothèse du pouvoir fécondant des animalcules. Le récit de la fécondation que nous livre Menville de Ponsan ne nie pas le rôle des trompes, mais ménage une activité nouvelle au vers : « *le pavillon de la trompe embrasse la portion de l'ovaire par où l'œuf doit sortir ; l'ouverture du pavillon se dilate et exerce une espèce d'aspiration sur l'œuf mûr qui s'y engloutit. Une fois l'œuf engagé dans la trompe, il chemine lentement vers la matrice, sollicité par les mouvements contractiles de la trompe elle-même [...] à la suite du coït, la liqueur séminale de l'homme, que le savant Réveillé-Parise a nommé le fluide de la vie, le sperme pénètre dans la matrice ; les animalcules qu'il contient s'introduisent par un mouvement instinctif dans les trompes utérines, où ils cheminent jusqu'aux deux tiers supérieurs. Arrivés à cet endroit de la trompe, les animalcules se fixent à la membrane muqueuse et attendent l'œuf au passage. Lorsque l'œuf mûr se détache de l'ovaire, lorsque, aspiré par le pavillon de la trompe, il s'engloutit dans l'oviducte et descend, alors seulement les zoospermes s'accrochent à lui, pénètrent sa substance, et la fécondation est opérée* »⁶⁸. Dans ce schéma, où la capacité de la fécondation est dévolue à la semence mâle seule, les mouvements des trompes subsistent ; mais les spermatozoïdes montent à l'assaut de l'œuf sans leur aide. La dimension presque prédatrice de cette fécondation, où les spermatozoïdes embusqués fondent sur l'œuf mollement transporté laisse entrevoir une autre sorte de rapport entre le masculin et le féminin, entre l'actif et le passif.

54 De fait, avec la reconnaissance du pouvoir du spermatozoïde, plus rien ne sera comme avant. Dans le dictionnaire Dechambre, Charles Robin met fin de façon cruelle à ces représentations qui valorisaient la dynamique des organes génitaux féminins : « *L'observation prouve (et l'on connaît le poids d'une telle entrée en matière...) qu'il n'y a pas de transport du sperme, ni même des spermatozoïdes, mais progression de ceux-ci [...]. Quant aux contractions de l'utérus et des trompes, si souvent invoquées par presque tous les biologistes comme cause du transport du sperme jusqu'à l'ovaire, on n'a jamais constaté leur existence. Leurs effets*

soit aspirateurs, soit antipéristaltiques propulseurs, ne sont certainement que des fictions, ne méritant plus discussion »⁶⁹. Pour aggraver les choses, l'ovule est en effet inerte : seuls les spermatozoïdes progressent « *tant qu'ils vivent [...] ils vont là où ils ne peuvent pas ne pas aller, sans que les organes génitaux femelles cessent d'être passifs [...] Dans cette série de phénomènes (la fécondation proprement dite), encore, l'ovule continue à ne jouer qu'un rôle passif, tandis que l'activité physique et moléculaire est dévolue aux spermatozoïdes* »⁷⁰.

55 À une première déchéance - les mouvements de la trompe n'ont rien de prémédité, les ovules peuvent se perdre, le désordre règne - succède ici une deuxième déchéance : les trompes ne bougent pas. Tout au plus le célèbre physiologiste leur concède-t-il la capacité de mouvoir intérieurement des cils vibratiles, micro-mouvement qui facilite la chute de l'œuf dans la matrice... mais on est là dans une dynamique qui n'a plus rien de spectaculaire ni de déterminant, et qui, pour tout dire, relève d'une gestuelle plus conforme à la gestuelle féminine.

56 Une autre illustration de cette nouvelle représentation quelque peu méprisante peut être trouvée dans les travaux du docteur Auvard, gynécologue-obstétricien particulièrement proluxe au début du XXe siècle. Dans un petit manuel, il examine les différentes hypothèses concernant d'une part les déplacements de l'ovule, d'autre part, ceux des spermatozoïdes.

57 Pour expliquer l'introduction de l'ovule dans la trompe, Auvard rejette d'abord l'idée d'une érection tubaire et de son emboîtement sur l'ovaire « *comme le casque sur la tête d'un soldat* » : cette représentation, sans doute trop martiale, n'a pas été vérifiée par l'observation. Autre possibilité, elle aussi dynamique et presque militaire : « *l'éclatement de la vésicule projeterait l'ovule dans le pavillon tubaire* » : Auvard qualifie cette hypothèse de « *pure fantaisie* » ; la gouttière suivie par l'ovule - troisième possibilité - est indécidable pour l'anatomiste. C'est donc la dernière théorie, celle du « *lac menstruel* », qui se révèle la plus séduisante. Selon ce schéma peu glorieux, « *au moment des règles, un épanchement séro-sanguin se ferait autour de l'ovaire et s'échappant par la trompe et l'utérus avec l'écoulement menstruel, entraînerait l'ovule comme une épave* »⁷¹.

58 Quant au spermatozoïde, comment gagne-t-il le tiers supérieur de la trompe ? Là encore, après avoir écarté les hypothèses passives de la capillarité, de l'aspiration tubaire ou de la mise en mouvement par les cils vibratiles, Auvard se rallie à l'idée selon laquelle « *les spermatozoïdes accompliraient leur ascension grâce à leurs propres mouvements* »⁷².

59 ***

60 Décrit comme un marais animé de courants infimes à la fin du XIXe siècle, l'appareil génital féminin n'est plus que l'espace dans lequel le spermatozoïde conquérant progresse à la recherche de sa cible. Cette nouvelle représentation constitue une régression, -une de plus ? infligée par le XIXe siècle aux représentations des femmes. Les représentations mécaniques du corps, la découverte de l'œuf et de son rôle dans la génération avaient fourni un cadre théorique où le système génital féminin s'était trouvé valorisé, par la complexité, la finesse, la précision des mouvements enchaînés. La montée en puissance des trompes symbolise alors la perfection de la machine humaine et plus spécialement féminine, et nuance l'utérocentrisme auquel on ramène traditionnellement la physiologie de la femme. Avec la désorganisation de la machine féminine, que le coït ne met plus en branle, c'est un corps féminin statique, dominé par l'élément liquide qui se prête au coït. Dans un ensemble de contenants et de tuyaux où des

suintements aussi réguliers qu'inexplicables remplacent les mouvements, la responsabilité de la fécondation retourne au seul élément masculin⁷³.

Figure 1 : André DU LAURENS, *Toutes les œuvres de M. André du Laurens*, Rouen, Raphaël du Petit, 1621, p. 160 (Bibliothèque interuniversitaire de médecine, Paris, cote 352)

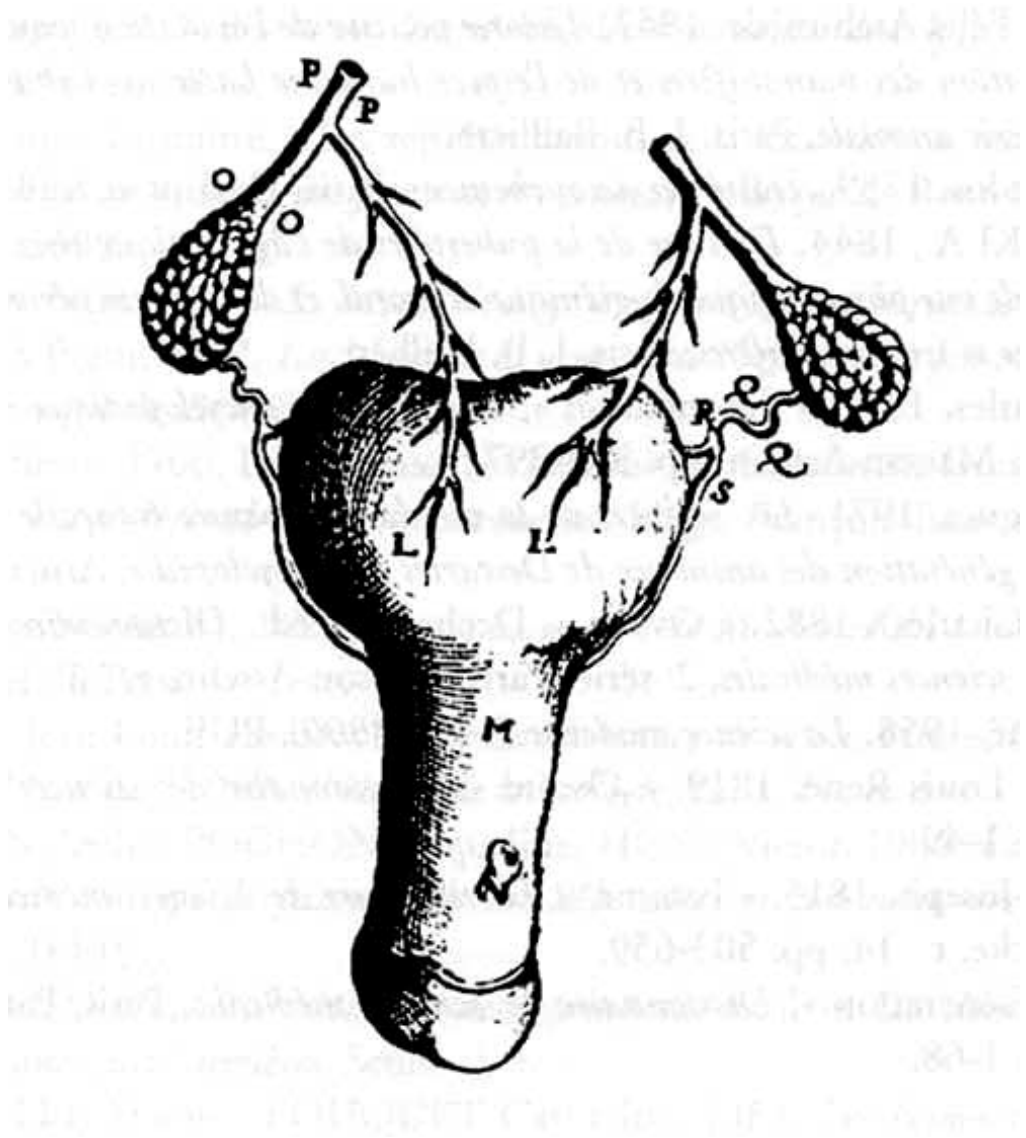
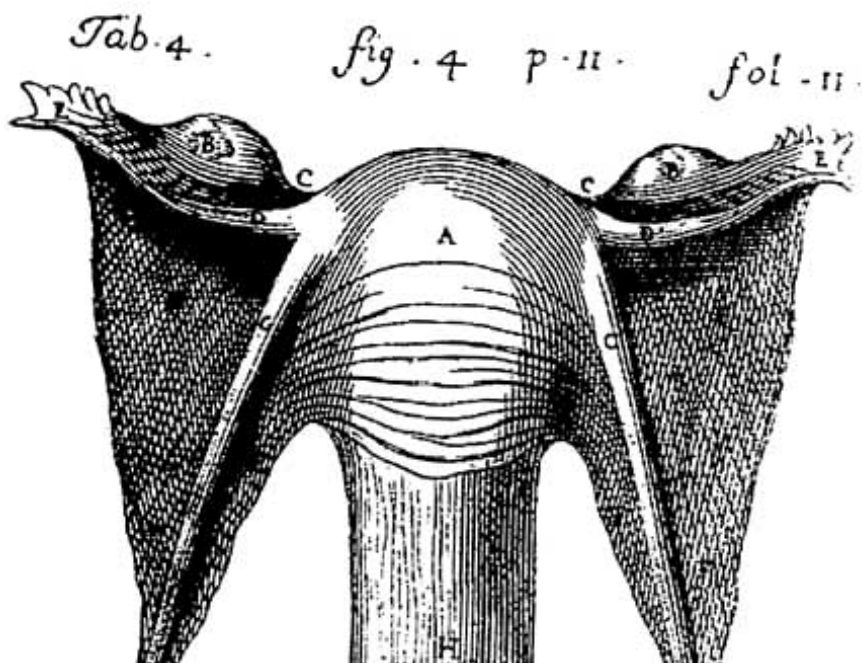


Figure 2 : François MAURICEAU, *Traité des maladies des femmes grosses*, 2e édition, Genève, J. Dentant, 1693, Tab. 4, Fig. 4, p. II, fol II (Bibliothèque interuniversitaire de médecine, Paris, cote 6166)



Bibliographie

- ADELON Nicolas, 1836, « Génération », *Dictionnaire de médecine*, Paris, Béchét, t. 14.
- ANDRY DE BOISREGARD Nicolas, 1741, *De la génération des vers dans le corps de l'homme, de la nature et des espèces de cette maladie, des moyens de s'en préserver et de la guérir*, 3e éd., Paris, Veuve Alix – Lambert-Durand, 2 vol.
- ASTRUC Jean, 1761-1765, *Traité des maladies des femmes*, Paris, Cavelier, 6 vol.
- AUVRARD Pierre Victor Alfred, s.d., *Menstruation et fécondation. Physiologie et pathologie*, Paris, Masson.
- BARLES Louis, 1680, *Les nouvelles découvertes sur toutes les parties principales de l'homme et de la femme. Ensemble leur composition, connexion, action, usage*, 3e éd. Lyon, Vitalis, 275 p.
- BERRIOT-SALVADORE Évelyne, 1993, *Un corps, un destin : la femme dans la médecine de la Renaissance*, H. Champion.
- , 1991, « Le discours de la médecine et de la science », G. Duby, M. Perrot dir., *Histoire des femmes*, t. 3, Plon.
- BORIE Jean, 1980, « Une gynécologie passionnée », in Jean-Paul Aron dir., *Misérable et glorieuse, la femme du XIXe siècle*, pp. 153-189.
- BOURGERY Jean-Marc, 1839, *Traité complet de l'anatomie de l'homme*, Paris, Delaunay.
- BROC Pierre-Paul, 1833-1836, *Traité complet d'anatomie descriptive et raisonnée*, Paris, Rouvier, vol. 1.
- CAROL Anne, à paraître, « Les représentations de la fécondation face aux mutations du savoir », *Le Genre face aux mutations*, Colloque de Rennes 26-28 septembre 2002.
- DARMON Pierre, 1977, *Le Mythe de la procréation à l'âge baroque*, Pauvert.
- DIJKSTRA Bram, 1992, *Les Idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Seuil.
- DIONIS Pierre, 1706, *L'Anatomie de l'homme*, Paris, Laurent Doury.
- , 1721, *Traité général des accouchements*, Liège, François Boncard, 1ère éd. 1718.
- DU LAURENS André, 1621, *Toutes les œuvres de M. André du Laurens*, Rouen, Raphaël du Petit.
- FISCHER Jean-Louis Fischer, 1991, *La Naissance de la vie*, Presses Pocket.
- GIORDAN André, 1987, *Histoire de la biologie*, Paris, Tec et doc.
- GIORDAN André, POCHON Jacqueline, HOST Victor, 1984, *Contribution à l'étude du concept de fécondation au XIXe siècle et commentaires didactiques*, Paris, CIEEIST.
- GRMEK M. D.dir., 1997, *Histoire de la pensée médicale en Occident*, t. 2 : *De la Renaissance aux Lumières*, Seuil.
- KNIBIEHLER Yvonne, FOUQUET Catherine, 1983, *Les Femmes et les médecins*, Hachette.
- LAQUEUR Thomas, 1992, *La Fabrique du sexe*, Gallimard.
- LE BRETON David, 1993, *La Chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Métailié.
- LUTAUD Auguste, 1900, *Manuel complet de gynécologie*, Paris, Maloine.
- MAURICEAU François, 1693, *Traité des maladies des femmes grosses*, Genève, J. Dentant, 2e éd.
- MENVILLE DE PONSAN Charles François, 1858, *Histoire philosophique et médicale de la femme*, Baillière, 3 vol.
- MURAT, 1819, « Matrice », *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, t. 31.
- NÉGRIER (Charles), 1840, *Recherches anatomiques et physiologiques sur les ovaires de l'espèce humaine, considérés spécialement sous le rapport de leur influence dans la menstruation*, Paris, Bechet Jeune.
- PETIT Antoine, 1806, *Traité des maladies des femmes enceintes, des femmes en couches et des enfants nouveaux-nés*, Paris, Pillot, 2 vol.
- PICHOT André, 1993, *Histoire de la notion de vie*, Gallimard.

POUCHET Félix Archimède, 1847, *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine basée sur l'observation de toute la série animale*, Paris, J. B. Baillière.

PUZOS Nodcos, 1759, *Traité des accouchemens*, Paris, Desaint et Saillant.

RACIBORSKI A., 1844, *De l'âge de la puberté et de l'âge critique chez la femme, au point de vue physiologique, hygiénique et moral, et de la ponte périodique chez les femmes et les mammifères*, Paris, J. B. Baillière.

ROBIN Charles, 1877, « Fécondation », *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Masson-Asselin, pp. 318-397.

ROGER Jacques, 1971, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle : la génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Armand Colin.

ROUGET (Charles), 1882, « Ovaire », Dechambre éd., *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 2e série, Paris, Masson-Asselin, t. 18.

TATON René, 1958, *La science moderne (1450-1800)*, PUF.

VILLERMÉ Louis René, 1819, « Ovaire », *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 39, pp. 1-49.

VIREY Jean-Joseph, 1815, « Femme », *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, t. 14, pp. 503-659.

—, 1817, « Génération », *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, t. 18, pp. 1-68.

Notes

1 Sur un sujet proche, voir un exemple de ces distorsions dans Laqueur 1992.

2 Sur la pratique des dissections, voir Le Breton 1993.

3 Sur cette longue durée finaliste, voir Pichot 1993.

4 Voir les synthèses et la bibliographie de Taton 1958 Giordan 1987 (t. 2, chap. II : « Le concept de fécondation ») et bien sûr, sur un large XVIIIe siècle, Roger 1971. Dans une perspective plus militante, voir Darmon 1977 ou Knibiehler et Fouquet 1983.

5 Sur ces approches, voir les remarquables analyses de Laqueur 1992 et Berriot-Salvadore 1993 et 1991. Sur les modèles sexués de la reproduction, voir Carol à paraître.

6 Jacques Roger y fait allusion à plusieurs reprises dans son ouvrage consacré au XVIIIe siècle.
7 Sur les rapports de symétrie ou de dissemblance entre les systèmes génitaux féminins et masculins, voir Laqueur 1992 ; la position interne des organes génitaux féminins est due, pour les tenants de la symétrie, au degré de chaleur moindre de la femme, et à son incomplet développement.

8 Du Laurens 1621. Le septième livre intitulé « De la nécessité des parties dédiées à la génération », est consacré à une description des organes génitaux masculins et féminins selon un plan identique et dans un espace sensiblement équivalent (respectivement 10 et 9 pages).

9 Ibid. : 220.

10 Ibid. : 221.

11 Ibid. : 222.

12 Ibid. : 227.

13 L'anatomiste italien Gabriel Fallope (1523-1562) les a décrites, il est vrai, mais il ne voit en elles qu'une protubérance du ligament. La semence ne saurait les parcourir, puisqu'elles ne semblent pas communiquer avec les testicules.

14 Du Laurens 1621 : 229.

15 Mauriceau 1693 (2e éd.). La première édition date de 1668.

16 François Mauriceau, premier accoucheur à la Maternité de Paris, est un des plus célèbres obstétriciens français du XVIIe siècle ; construit sur la base d'une réelle expérience, son *Traité...* a été traduit en plusieurs langues et plusieurs fois imité, notamment par Dionis.

17 Du Laurens : 33.

18 Ibid. : 4.

19 Ibid. : 11.

20 Ibid. : 10.

21 Idem.

22 « Les semences de l'homme et de la femme, qui contiennent par puissance en elles la forme et l'idée de toutes les parties de l'enfant qui doit en être engendré, ne produiraient jamais un

si admirable effet, si elles n'étaient versées dans ce champ fertile de la Nature [...] elle en débrouille aussitôt le chaos, après quoi elle en ébauche en même temps et trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne ensuite, nourrit et conserve jusqu'au temps de l'accouchement » (Ibid. : 11-12).

23 Sur l'avènement et les conséquences de ces théories, voir Grmek 1997.

24 Sur les différences entre préformationnisme et préexistence des germes, voir Fischer 1991 et notamment l'introduction.

25 Nous avons utilisé une édition ultérieure : Barles 1680.

26 Ibid. : 3.

27 Ibid. : 8-9.

28 Ibid. : 19.

29 Ibid. : 19-20.

30 On est donc encore loin de la théorie de l'ovulation spontanée qui se forme à la fin de la première moitié du XIXe siècle. D'ailleurs, Barles n'évoque pas l'apparition mais la perte, la chute (hors du corps) des œufs.

31 Un tel scénario n'est pas le seul possible toutefois ; pour de Graaf, notamment, l'*aura seminalis* agit à distance sur l'œuf.

32 Ibid. : 25.

33 Ibid. : 27. L'hypothèse d'une *aura seminalis* a déjà été faite par Harvey.

34 Elle est reprise d'un anatomiste allemand, Thomas Theodorus Kerckering, qui a publié en 1670 un *Spicilegium anatomicum*.

35 « FF sont les deux vaisseaux que les médecins ont appelés déferans, ou éjaculatoires, parce qu'ils leur ont attribué la fonction de porter et de jeter la semence des testicules dans la matrice ; GG sont les deux vaisseaux que les médecins ont appelés spermatiques préparans parce qu'ils leur ont attribué la vertu de préparer le sperme, ou la semence qui se doit perfectionner ensuite dans les testicules » : ibid., p. 43-44. La mise en évidence de la circulation du sang rend désormais impossible, ou du moins difficilement soutenable la formation d'une semence dans un système où artères et veines communiquent. Mauriceau, qui écrit pourtant à peu près à la même époque que Barles, et qui est séministe, ignore les découvertes de Harvey et propose encore de telles liaisons dans ses gravures.

36 Ibid. : 22-23. De Graaf a observé la descente des œufs dans les cornes utérines et décrit les vaisseaux déferents comme des ligaments, comme Sténon ; à l'inverse, Kerckering continue à parler de canal déferent. Voir Roger 1971.

37 Titulaire de la chaire d'anatomie et de propagation des doctrines nouvelles au Jardin royal, Dionis est chirurgien de formation. C'est un partisan de la circulation sanguine, de l'ovisme et de la médecine mécaniciste.

38 Dionis 1706 : 322 (la première édition date de 1690).

39 Dionis 1721 : 33 (la première édition date de 1718). Dionis opte plus franchement que Barles pour les théories préformationnistes

40 Dionis 1706 : 334. Ailleurs, ce sont les ligaments ronds et larges, comparés à des ressorts, qui engendrent une chaîne de mouvements dont le but est d'amener la semence masculine jusqu'aux œufs, c'est-à-dire jusqu'aux ovaires : « *Le même mouvement que les ligaments ronds font faire au corps de la matrice en l'approchant de la verge tire aussi l'extrémité des trompes qui y sont attachées, et l'autre extrémité des trompes est obligée de monter en haut, et de s'approcher des ovaires, et de plus les ligaments larges étant attachés au fond de la matrice, ils ne peuvent se dispenser de le suivre lorsqu'il descend en bas ; et par conséquent les ovaires qui tiennent à ces ligaments larges, de sorte que l'extrémité de la trompe montant en haut, et l'ovaire descendant par le même mouvement, ces parties deviennent contiguës* ». Machinerie complexe, dont la matrice n'est plus qu'un pièce parmi d'autres, et dont Dionis précise modestement : « *cette manœuvre, quoique nouvellement découverte, s'est faite de tout temps ; il ne faut pas avoir des lumières surnaturelles pour la concevoir, car elle est toute mécanique* » (Dionis 1721 : 85-86).

41 Puzos 1759. Puzos a une controverse avec un autre obstétricien, Mauquest de la Motte, au sujet de la capacité des pavillons tubaires à venir se coller à l'ovaire, comme l'avait montré Littré et comme le réfute de la Motte. Voir Roger 1971.

42 Puzos 1759 : 23.

43 Même si, pour Dionis par exemple, les mouvements exécutés par les trompes résultent de l'irritation causée par les esprits séminaux masculins.

44Petit 1806. Ce traité reprend, pour le passage qui nous concerne, des leçons prononcées en 1770. A noter que les canaux déférents sont définitivement vus comme des ligaments.

45Andry de Boisregard 1741. La première édition date de 1700.

46Ibid. : 748.

47Ibid. : 752.

48Ibid. : 769.

49Astruc 1761-1765.

50Astruc 1761-1765 : vol. 5, 62-65.

51En 1836 encore, dans l'article « génération » du Dictionnaire de médecine, Adelon ne croit pas à cette ascension : « il n'est pas probable [...] que ce soit par une action de sa part qu'il gagne l'ovaire ; et je crois que c'est une action directe de la trompe qui conduit à l'ovaire la portion du sperme » (Adelon 1836 : 70).

52Astruc 1761-1765 : 64.

53Si les trompes partagent avec la matrice le pouvoir de se contracter, et concourent avec elle à la réussite de la fécondation, il faut cependant expliquer les raisons de cette mise en mouvement. Dans le modèle séministe, la question ne se pose pas : l'éjaculation de la semence féminine correspond au plaisir que celle-ci ressent dans le coït, plaisir qui répond à celui de l'homme par les mêmes effets. La fin de ce modèle, les mouvements complexes qui sont décrits - auxquels participent particulièrement les trompes et leur pavillon -, suggèrent d'autres facteurs de mise en branle. En fait, deux modèles coexistent. Dans le premier, le plaisir de la femme reste l'élément moteur de l'ensemble. Les auteurs parlent alors de « *turgescence* » des organes, sous l'influence du coït. Le sang qui afflue provoque dilatations et raccourcissements, bande les ressorts de la mécanique intime jusqu'à la fécondation. Mais l'avènement des notions d'*irritabilité* et de *contractilité* fournit un autre modèle explicatif, plus commode parce qu'il permet de mieux rendre compte de la durée et de la succession des mouvements supposés : l'action de la semence, lorsqu'elle est jetée dans le col de la matrice, est *irritante*. Cette irritation stimule la *contractilité* de l'appareil génital. Bonnet, Haller défendent cette théorie, qu'on retrouve chez les auteurs présentés ici ; ainsi, pour Astruc, l'introduction de la semence masculine dans la matrice y produit « *une impression très vive, connue sous le nom d'oestrum venereum, qui donne lieu à plusieurs actions simultanées* » (impression que Astruc compare à l'irritation causée par le tabac qui entraîne un éternuement). De même, le vers qui pénètre l'œuf lui communique son mouvement, le faisant tomber dans le pavillon - à son tour animé. Dans ce cas de figure, le plaisir n'est déjà plus nécessaire à la fécondation ; la sensation même de l'irritation peut ne pas exister pour la femme, alors même qu'il y a *sensibilité* de son appareil reproducteur. Il y a là comme un recul de la dignité féminine dans la fécondation qui annonce le XIXe siècle.

54Un exemple de représentation d'une qualité plastique exceptionnelle associée à un discours très pauvre peut être trouvée dans Bourgery 1839 (tome 5 sur l'appareil génital). C'est l'ouvrage consulté par Michelet lorsqu'il se penche sur l'anatomie de sa femme Athénaïs en 1849. Voir Borie 1980.

55Voir Giordan et al. 1984.

56Broc 1833-1836 : 228. Le rejet plus général au XIXe siècle d'une médecine de système, d'une médecine philosophique, pousse également à rester méfiant par rapport à toute théorisation excessive.

57Murat 1819 : 215.

58Virey 1815 et Virey 1817.

59Virey 1815 : 504. Virey renoue ici avec l'utéro-centrisme d'Aristote et de Van Helmont

60Voir sur ce sujet Laqueur 1992 : 199 et sq.

61Villermé 1819. Le silence sur le rôle des ovaires dans l'économie féminine n'est donc pas total, comme l'écrit Thomas Laqueur.

62Voir les travaux de Négrier en 1840, Pouchet en 1835, Raciborski en 1844.

63Pouchet 1847 : 452 (la première édition date de 1842, et Pouchet a déjà abordé cette question en 1835).

64Raciborski 1844 : 482. Négrier (Négrier 1840) pense encore que le coït provoque la ponte.

65Non seulement l'ovulation spontanée rend accessoire le plaisir de la femme (mais on n'avait pas attendu le XIXe siècle pour s'apercevoir qu'on pouvait être fécondée sans plaisir), mais il rend caduque aussi l'hypothèse d'une irritation des organes génitaux féminins par le contact avec la semence masculine.

66Rouget 1882 : 714.

67Menville de Ponsan 1858.

68Idem : 348-349.

69Robin 1877.

70Ibid. : 348-357.

71Auvard : 33. Il ajoute : « cette théorie est la plus rationnelle, et c'est elle que l'esprit peut accepter avec le plus de vraisemblance ».

72Ibid. : 34. A la même époque, certains continuent toutefois à s'intéresser aux trompes. Auguste Lutaud, par exemple, leur attribue « *un rôle physiologique considérable* », puisqu'elles appliquent leur pavillon sur l'ovaire pour saisir l'ovule, et « *transportent les spermatozoïdes* » vers les ovaires (Lutaud 1900).

73Sur d'autres représentations passives et aquatiques de la femme, voir Dijkstra 1992.

Pour citer cet article

Référence électronique

Anne Carol, « Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVIIe-XIXe siècles) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 27 novembre 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/590> ; DOI : 10.4000/clio.590

Référence papier

Anne Carol, « Esquisse d'une topographie des organes génitaux féminins : grandeur et décadence des trompes (XVIIe-XIXe siècles) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 17 | 2003, 203-230.

À propos de l'auteur

Anne Carol

Anne CAROL est maître de conférences d'histoire contemporaine à l'Université d'Aix-Marseille I, codirectrice du groupe de recherches « Le corps, la maladie, la mort » de l'UMR 6570 Telemme (Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Aix-en-Provence). Spécialiste d'histoire de la médecine, elle a publié : *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil, 1995 ; *Les médecins et la mort en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Aubier, à paraître en 2003 ; Régis Bertrand, Anne Carol dir., *L'exécution capitale. La mort donnée en spectacle à l'époque moderne et contemporaine*, Publications de l'Université de Provence, 2002, ainsi que des articles « Les médecins et la stigmatisation du vice solitaire (fin XVIIIe-début XIXe siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 2002, pp. 156-172 ; « L'examen gynécologique XVIIIe-XIXe siècle : techniques et usages », in Patrice Bourdelais dir., *La diffusion des nouvelles pratiques de santé : acteurs, enjeux, dynamique XVIIIe-XXe siècles*, Belin, à paraître.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Ce travail traite des représentations médicales des organes génitaux féminins et de leur participation à la fécondation. Il étudie la façon dont la topographie de ces organes se modifie progressivement en fonction des théories de la génération qui se succèdent à partir du XVIIe siècle. Il décrit en particulier l'émergence des trompes, qui font l'objet d'une réévaluation qui culmine au XVIIIe siècle. Ce rôle prépondérant des trompes s'efface toutefois au XIXe siècle, avec la découverte de l'ovulation spontanée, qui ramène l'appareil génital féminin à un statut passif.

This work looks into the medical representations of female genitalia and the way they take part in the generation process. It tries to describe how the genital topography gradually changed, following the successive generation theories that emerged in the 17th century. It focuses in particular on the fallopian tubes, that were given high attention in the 18th century. However their dominating role was to decline throughout the 19th century, when the discovery of spontaneous ovulation brought back female genitalia to a passive status.